



Devant la roulotte, au bord de la route, nous répôtâmes sous la direction de notre sauveur (page 762).

J'étais sauvé ! Le cuisinier n'était autre que Jean, qui est actuellement mon chef de cuisine, et me prépare des repas à l'euro péenne. De Batavia, notre bateau se rendit à Bombay, où je me rendis à terre, accompagné de Jean. Comme nous revenions pour nous rendre à bord, nous ne trouvâmes plus trace du navire, et l'on nous dit qu'il était reparti presque immédiatement.

Nous n'y comprenions rien. Le capitaine du port, où nous allâmes, nous dit que le capitaine n'était autre qu'un contrebandier.

et qu'il allait être arrêté, ce que son départ précipité seul avait empêché. Nos explications le convainquirent heureusement de notre innocence, et il nous laissa filer, ce que nous fîmes sans demander notre reste.

Où aller ? A Bombay, abandonnés, sans le sou. Mais Jean, qui en a vu de dures dans sa vie, ne perdit pas courage.

— Allons d'abord boire un verre, dit-il, cela nous remettra, et nous examinerons ce qu'il y a lieu de faire.

Dans l'auberge, un consommateur, ayant remarqué que nous parlions le français, lia conversation avec nous et nous paya à boire. C'était un homme long et maigre, d'une maigreur phénoménale. Il se présenta comme directeur de théâtre, en tournée dans les Indes. Finalement, comme il avait appris dans quelle lamentable situation nous nous trouvions, il nous proposa de nous enrôler dans sa troupe ! Deux de ses premiers sujets, un homme et une femme, l'avaient abandonné, et il se trouvait dans le plus grand embarras. Il nous affirma que nous pourrions, avec quelques leçons, nous présenter devant le public. Je fus donc obligé de me déguiser en femme, et, devant la roulotte, au bord de la route, nous répétâmes sous la direction de notre sauveur.

Bref, nous allâmes de ville en ville, et je vous assure que la jeune première, Rosita, c'est-à-dire votre ami Paul Potard, récoltait partout le plus grand succès. Mais c'est à Caboul que m'attendait la fortune.

Notre succès, à Caboul, avait été si considérable, que le calif vint assister à une représentation. Cette après-midi je dois m'être surpassé, car, à l'issue de la représentation, le secrétaire du prince vint me remettre une bourse remplie de pièces d'or, m'invitant à le suivre au palais. Nous y fîmes reçus fort galamment, et le prince fut étonné d'apprendre que j'étais un homme. Petit à petit, je lui racontai toutes mes aventures, qui l'intéressèrent au plus haut point, et, comme je lui avais dit que j'étais chimiste, et ce que cela représentait, il finit par me présenter de rester à la cour, auprès de lui, et de reprendre des habits masculins. Le prince indemnisa largement notre pauvre directeur. J'en avais assez du théâtre et de la vie nomade. Aussi acceptai-je avec plaisir, tandis que Jean, à qui fut offerte une place de cuisinier, ne demanda pas mieux que de rester avec moi à Caboul. Quant à moi, j'étais une sorte de valet de chambre du prince, et Jean fit de plus grands progrès que moi, car il fut bientôt nommé chef des cuisines. Une circonstance curieuse me plaça bientôt sur le pavois, où je suis encore.

Le prince ne règne pas, en ce sens qu'il abandonnait le soin de ses affaires à un ministre, vendu aux Anglais, et qui émargeait donc largement, et du prince, et des Anglais. Il avait un défaut qui

devait causer sa perte : il buvait comme un templier. Dans l'après-midi, il était toujours ivre-mort.

Certain jour, arriva une lettre importante, à laquelle il devait être répondu immédiatement. Le ministre, par malheur, était de nouveau ivre-mort, et il fut impossible de le réveiller, quoique le prince, impatienté, se fut dérangé en personne.

— Ce qu'il y a de plus grave, dit un secrétaire, c'est que la réponse doit être rédigée en anglais, et, ici, il y a bien une couple de secrétaires qui parlent l'anglais, mais il n'y a que le ministre qui puisse écrire en cette langue.

— J'écris l'anglais, moi, dis-je, aussi bien que n'importe quel Anglais de naissance.

— Mais vous n'êtes pas à même de traiter des affaires d'Etat.

— Aussi bien que cet ivrogne, je présume, répondis-je.

— S'il apprend comment vous vous exprimez sur son compte, il pourra se venger, dit le secrétaire.

Notre conversation en resta là, mais à Caboul, comme partout ailleurs, les murs ont des oreilles, et, dix minutes après, le prince savait tout ce que j'avais dit de son fameux ministre.

Il me fit appeler. Je m'attendais aux pires éventualités, mais cette attente fut heureusement controuvée.

— Vous écrivez l'anglais ? demanda le prince.

— Oui, sire.

— Aussi bien que n'importe quel Anglais de naissance ?

— Vraiment, Sire.

— Et vous êtes à même de vous occuper des affaires de l'Etat ?

— Je ne demanderais pas mieux que d'être mis à l'épreuve.

— Vous osez beaucoup, dit le prince. Puis après quelques moments de réflexion, il conclut :

— Soit, j'y consens... et il me fit lire la lettre. Je ne sais pas comment la chose se fit, mais je compris immédiatement que les Anglais voulaient user d'un stratagème, qui, par la suite, coûterait cher à mon maître. Je le dis sans ambages. Le prince inclina la tête en signe d'adhésion.

— Mais comment répondre négativement, sans froisser les Anglais, demanda-t-il ensuite.

Je réfléchis à mon tour, et après quelque temps j'exposai à mon maître comment j'agisais en cette circonstance. Je m'aperçus dès les premiers mots que son visage exprimait la stupeur, qui augmentait graduellement à mesure que je parlais.

— On ne peut mieux, fit-il. Ecrivez en ce sens, vous trouverez à côté tout ce qu'il vous faut. Et il me désigna son propre cabinet de travail, où, sauf lui-même et le ministre, nul ne pénétrait jamais. Une demi-heure après, je revins, avec la lettre, que je dus lui

lire, tandis que le secrétaire traduisait à mesure. Lorsque la lecture fut finie, le prince me serra la main, marque de haute faveur qu'il ne prodiguait pas.

— Expédiez immédiatement la réponse, par exprès, dit-il, après avoir signé. Puis se tournant vers le chef de sa garde : Faites jeter-Meboul-émir, c'est ainsi que s'appelait le ministre, en prison, et que je n'en entende plus jamais parler.

Puis, se tournant vers moi : Vous le remplacerez dorénavant, dit-il.

Figurez-vous ma joie ! C'est ainsi que je devins émir. Petit à petit, j'acquis une grande influence sur le prince, qui se laisse diriger en tout par moi, actuellement. Je suis le maître à présent. Et voilà comment, de jeune première d'un théâtre ambulant, je suis devenu le vrai prince de l'Afghanistan.

A la demande de Potard, ses anciens camarades de l'Eagle racontèrent également leurs aventures, après leur séparation à Batavia. La nuit tombait, lorsqu'ils finissaient.

— Il faut avouer, dit Potard, que du premier au dernier, nous avons été prédestinés aux aventures les plus curieuses et les plus rares.

— J'espère, quant à moi, dit Taupin, que nous n'aurons plus d'aventures, et que bientôt nous pourrions nous reposer dans notre patrie.

— Moi aussi, dit Potard, car, malgré toute la richesse qui m'environne ici, je me sens las et je voudrais revoir ma France natale, où, d'ailleurs, je pourrais vivre largement. Jadis, je ne sentais pas tellement ce mal du pays, mais depuis que je vous ai revus, je l'ai plus fort que jamais. Et, si vous le permettez, je partirai avec vous, mes chers camarades.

— Nous le permettons assurément, répondit Limiet, mais je ne parviens pas à comprendre comment il ne fait que tu puisses quitter ce palais enchanteur pour redevenir un simple bourgeois de la République Française.

— Si tu étais ici depuis aussi longtemps que moi, tu ne parlerais pas ainsi, affirma Potard. Je m'ennuie à en perdre la raison. La grandeur, lorsqu'elle est aussi monotone qu'ici, finit par ennuyer. Jean le cuisinier deviendra fou de joie en apprenant le retour. Il m'a déjà dit cent fois qu'il préférerait encore jouer la comédie. Quand partez-vous ?

— Dès que l'homme, qui doit nous mener à Bombay, sera là.

— L'attendez-vous bientôt ?

— Dans trois quatre jours.

— Je vous demande cela, parce qu'il faut que j'obtienne mon congé. Et il me faudra bien une couple de jours pour ce faire, car cela n'ira pas facilement.

Le souper fut servi, et la lune brillait depuis longtemps au firmament, lorsque nos amis quittèrent Potard pour rentrer chez eux.

Avec la protection de l'Emir, ils pouvaient se promener dans Caboul sans crainte.

Dans l'après-midi le ministre vint trouver ses amis, et leur dit, plein de joie :

— Mes chers amis, j'ai réussi. Je pars avec vous. Au début, le prince ne voulut rien entendre. Il me menaça même de me mettre en prison. Il ne voulait pas entendre raison, jusqu'au moment où j'ai su trouver la corde sensible. Je lui ai dit que son fils aîné, qui atteint l'âge de raison, est un jeune intelligent et que je jugeais opportun de lui faire place. Tôt ou tard, il devra vous succéder, lui ai-je dit, et ce lui sera un bon apprentissage de me remplacer. Je réussis de la sorte. Le prince m'a donné un cadeau royal, et... mon congé, ce qui était encore le principal. Vous m'avez dit que vous attendez un guide qui doit venir de Bombay ? Je me ferai en tous cas accompagner par un ou deux serviteurs dévoués, cela pourra nous être fort utile en route. De même, nous pourrions faire usage de deux lettres que le roi veut bien me donner. Quel chemin suivrons-nous ?

— Nous prendrons par le Béloutchistan, répondit Nakoff.

— Bien... en ce cas, nous serons bien reçus dans plus d'une ville.

Longuement, Potard s'entretenait encore avec ses camarades. Lorsqu'il les quitta, Nakoff dit à Limiet :

— N'est-ce pas que vous êtes persuadés, à présent, qu'il fallait rendre visite à Potard ?

Dans notre dernier voyage, il pourra nous rendre des services éminents.

— En effet, répondit le détective, il en est ainsi, j'en suis convaincu, et je suis également convaincu qu'il faut toujours suivre votre conseil... Vous êtes un homme génial, plus grand que Sherlock Holmes.

La dernière aventure de Taupin, du Rossai et de Limiet.

Les fugitifs, qui, à présent, méritent mieux le nom de voyageurs, car ils n'avaient plus rien à craindre des Russes dans les contrées qu'ils allaient traverser, les voyageurs donc, suivis de Paul Potard et de Jean, partirent de grand matin de Caboul.

Le guide, qui devait venir de Bombay, n'arrivait pas. Or, Nakoff, jugeant que les deux guides fournis par l'ancien ministre suffisaient amplement, avait décidé de continuer le voyage.

Il avait d'autant plus pris cette décision que Potard lui avait assuré que cela n'avait pas le sens commun de vouloir partir par Bombay.

— Il y a un chemin beaucoup plus direct, assura-t-il, qui nous mènera dans une ville d'où il est aisé d'atteindre l'Europe. Je ne dis pas qu'elle soit aussi sûre, mais tant de voyageurs ont déjà pris cette route. D'ailleurs nous ne sommes pas des lâches et n'avons pas froid aux yeux.

Nakoff avait immédiatement suivi le conseil de Potard et deux heures après, les voyageurs quittaient Caboul.

Ils se dirigeaient vers le sud-ouest, car le but de l'étape était Kandahar. Cette ville se trouve à environ 350 kilomètres de Caboul. Ils l'atteignirent six jours après leur départ de Caboul.

Dans cette ville, les voyageurs ne furent pas seulement reçus avec respect, mais encore on les accabla de prévenances, grâce aux lettres de l'émir, que Potard avait emportées, et aussi grâce au haut rang que Potard occupait à la cour voisine.

Ils n'y passèrent que deux jours, le temps nécessaire à acheter

des provisions de route, d'autres chevaux et de prendre une décision sur la route à suivre.

Ils avaient à choisir entre plusieurs routes.

Après avoir consulté les autorités et les guides, l'on décida de se rendre à Kurrachee, et d'atteindre par là le but de leurs longues pérégrinations.

Ils quittèrent donc Kandahar, et se dirigèrent vers Kélat, la capitale du Beloutchistan.

Kélat, où nos voyageurs arrivèrent après un long et difficile voyage, non dépourvu de dangers, se trouve à deux mille mètres au-dessus de niveau de la mer.

Le Khan y séjourne, de sorte que la ville peut-être considérée comme la capitale.

Nakoff avait l'intention de conduire sa petite armée, c'est ainsi qu'il nommait la troupe dont il avait le commandement, le plus vite possible à Chikarpour, ville de l'Hindoustan (Indes anglaises). Aussi avait-il résolu de repartir le jour même de leur arrivée.

Mais la destinée en avait décidé autrement. Victoire, durant la longue randonnée, s'était plainte à plusieurs reprises de violents maux de tête.

Durant la dernière partie de l'étape, elle avait dû se cramponner à la crinière de son cheval, pour ne pas être précipitée sur le sol, mais, à peine arrivée dans la capitale du Beloutchistan, ses forces l'abandonnèrent complètement.

Elle ne se plaignait pas trop, pour ne pas inquiéter ses camarades, mais sa force de volonté ne put vaincre son malaise.

Elle s'évanouit en descendant de cheval et lorsque Potard l'eut ranimée au prix des plus grandes difficultés, elle était à proie à une fièvre violente. Elle délirait et ne reconnaissait aucun de ses compagnons, pas même Jeannot.

Dans la sordide demeure qu'un habitant de Kélat céda à prix d'or, la courageuse enfant fut placée sur un mauvais grabat. C'était là un mécompte, qui contraria vivement Nakoff, mais il n'y avait qu'à s'incliner.

Ils devaient rester à Kélat jusqu'à ce que Victoire fut à même de poursuivre le voyage.

— Ce qu'il y a de plus grave, dit le Russe, c'est que les jours que nous perdons ici, sont des jours précieux, que nous pourrions employer en Russie à sauver le peuple. Si nous étions dans notre patrie, chaque jour serait un jour de gagné pour la révolution.

Les autres Russes confirmèrent le fait, si bien que Limiet finit par dire :

— En ce cas, mon cher ami, poursuivez le voyage, avec ceux de nos camarades qui n'ont pas un intérêt spécial pour Victoire. Nous vous suivrons, dès que la chose sera possible. Je vous en prie, que vous ne perdiez pas de temps à cause de nous, ce temps précieux pour la sainte cause de la liberté.

— Non, répondit Nakoff sans la moindre hésitation, non, je ne vous quitte pas avant que vous ayez atteint un port.

— Vous croyez donc que laissés à nos propres forces, nous ne pourrions retourner dans notre patrie ?

— Je ne pense rien... Mais je veux m'assurer que vous êtes en sécurité.

Limiet serra avec effusion la main du nihiliste.

— Je vous remercie, dit-il ému, d'autant plus que je suis convaincu que vous nous êtes nécessaire, pour que nous ne tombions pas dans l'une ou l'autre aventure, qui pourrait nous coûter la vie ou la liberté.

Le Russe sourit, et répondit :

— Non, vous vous trompez. Je ne puis empêcher aucun de vos amis de tomber dans une aventure, mais je crois avoir prouvé que je suis homme à empêcher cette aventure à avoir des conséquences par trop fâcheuses. Voilà pourquoi nous ajouterons encore quelques journées à toutes celles que nous avons déjà perdu en voyage.

Paul Potard était assurément un chimiste distingué, mais cela ne le rendait pas un excellent médecin, et comme la fièvre de Victoire augmentait de minute à minute, il dut avouer être impuissant devant le mal et il résolut d'en aviser ses camarades.

— Je ne réponds plus de la vie de Victoire, dit-il.

— Il faut que ce soit une maladie indigène, une fièvre indienne, dit Nakoff, après s'être approché du lit. Je n'ai jamais vu quelqu'un attaqué par ce mal... Que nous faut-il faire?... Il n'y aura pas de médecin ici... Peut-être pourrions nous découvrir quelque sorcier indigène, mais je présume qu'il serait plus dangereux encore que la fièvre.

— Nous ne pouvons pourtant pas la laisser mourir faute de soins, s'écria Jeannot, dont les joues étaient mouillées de larmes.

— Je vais me mettre à la recherche d'un médecin indigène, dit Potard. S'il ne peut rien de bon, il fera en tous cas plus que nous qui ne savons que nous plaindre et gémir.

Et il quitta l'habitation. Une demi-heure après, il revint, et dut souffler un moment, avant de pouvoir parler.

— Eh bien, avez-vous trouvé quelque chose ? s'informa fébrilement Jeannot. Un médecin vient-il ?

Potard inclina affirmativement la tête.

Et, lorsque le cours normal de sa respiration fut rétabli, il poursuivait :

— Il viendra, le conjureur de sorts ?

— Hein, un sorcier ? s'écria Jeannot stupéfait.

— C'est le seul homme capable de guérir quelqu'un de cette maudite fièvre.

— Il nous faut un médecin, et non pas un sorcier, répliqua Jeannot.

— Voilà qui est plus tôt dit que fait, répondit Potard. A Anvers, à Liège ou Paris, la chose serait aisée, mais nous sommes en Beloutchistan. J'ai fait tout ce qui était possible, et j'ai encore été aidé par le sort. Un habitant de Kélat m'a indiqué la demeure du gouverneur anglais de la passe de Balon ou de Bolon, parce que je m'exprimais en anglais. J'ai trouvé l'homme chez lui et je lui ai demandé ce qu'il y avait à faire. Il a secoué la tête, disant qu'un médecin n'était pas à trouver à cinq cents lieues à la ronde.

— La jeune fille doit-elle donc mourir ?

— Sans rémission, et, avant deux jours d'ici, elle mourra sans avoir repris connaissance, à moins que vous ne puissiez la faire soigner par le médecin du Khan.

— Le Khan a donc un médecin ?

— Ce n'est en pas à vrai dire un médecin, mais un conjureur de sort, une espèce de sorcier, qui a déjà guéri plusieurs personnes de ce même mal.

— Je parle d'expérience : ma femme semblait prête à rendre l'âme, et en une couple d'heures, le sorcier l'a guérie. Allons ensemble au palais et tâchons de décider le sorcier.

— Cela peut coûter ce que cela doit coûter, la jeune fille est riche à millions.

— Essayons toujours.

Nous nous rendîmes auprès du Khan, où nous fûmes bien reçus, car les fonctionnaires anglais y ont leur mot à dire.

Nous ne vîmes pas le Khan, mais un de ses dignitaires, auquel je donnai, sur le conseil de l'Anglais, ma bourse tout entière. L'homme me répondit qu'il n'était pas habitué à accepter des pourboires, mais, comme il s'agissait d'une noble étrangère, il intercèderait auprès du prince.

Mais il conserva ma bourse, et s'éloigna d'un pas rapide. Une minute après, il revint, disant que le Khan consentait à nous prêter son sorcier.

— Rentrez, dit-il, le médecin vous suit immédiatement.

Après avoir remercié le fonctionnaire anglais, je suis venu accourir d'une traite. Le sorcier sera bientôt ici.

A ce moment, un vieillard entra dans la pièce. Sans saluer

aucun des assistants, il se dirigea tout droit vers la couche où la malade était couchée en proie au délire et prononçant des paroles sans suite. Le sorcier était vêtu d'un vêtement de soie rouge qui lui venait jusqu'aux genoux, et d'un pantalon de soie de teinte moins foncée.

Son turban était de soie rouge éclatante. Son visage était rasé de frais. Il eut été difficile de lui donner un âge. De grandes lunettes de corne, à verres bleus, lui donnait un aspect fantastique.

A la main, il tenait un coffret, qu'il déposa sur le sol. Il regarda attentivement et longuement Victoire.

Ensuite il se tourna vers les assistants et fit un geste qui signifiait clairement qu'ils avaient à le laisser seul avec la malade. Aussitôt, tous les voyageurs obéirent.

Aussitôt le sorcier se dirigea vers l'unique porte de la pièce, et la verrouilla.

Le Rossai ne put s'empêcher de voir ce qui se passait dans la chambre. Il se glissa à la dérobée vers la porte et vit à son grand plaisir que celle-ci présentait plusieurs ouvertures, d'où l'on pouvait fort bien examiner ce qui se passait dans la chambre.

A quelques pas du lit, le sorcier s'agenouilla, et inclina profondément la tête vers le sol, jusqu'à le toucher. Sa couvrant le visage de ses mains, il resta longtemps dans cette attitude. Puis il se releva, fit trois fois le tour de la chambre, s'agenouillant dans chaque coin, et tendant les bras vers le ciel en un geste d'imploration, tout en murmurant une espèce de prière. Ensuite il ouvrit le coffret, en retira un réchaud, qu'il plaça dans le centre de la pièce et battait un briquet de forme étrange.

Aussitôt une flamme monta dans le réchaud. L'homme prit dans le coffre quelques plantes séchées, les moulut dans la main, et les jeta ensuite dans le feu, tout en marmonnant des incantations.

Finalement, il alla se prosterner devant le lit, dans sa première attitude.

Les flammes du réchaud avaient pris une teinte verte, dès que les plantes y avaient été jetées.

Mais cela ne dura qu'un moment et bientôt une fumée opaque remplit la chambre, si bien que le Rossai ne put plus rien voir. Lentement, très lentement, la fumée devint moins épaisse, on eut dit un rideau qui se levait, et notre ami vit le sorcier toujours accroupi dans sa même attitude. Finalement, il se dressa enfin, regarda encore longuement la malade, et remit ensuite le réchaud et le briquet dans le coffret.

Il sortit. Il s'adressa à Potard, parlant un anglais fort incorrect mais pourtant intelligible.

— La petite malade, dit-il, devra dormir deux jours et deux nuits. Nul ne peut la déranger. Retenez bien ce que je dis, car si on l'éveillait, elle mourrait immédiatement. Lorsqu'elle se réveillera il faudra lui donner à manger, et à boire une potion rafraîchissante. Deux heures après, elle aura recouvré la santé.

Et il voulut s'éloigner. Limiet prit sa bourse et voulut la lui donner. Mais l'homme fit un geste négatif et disparut.

— En voilà un drôle de corps. Un médecin qui ne veut pas accepter de l'argent, s'écria Limiet. Cherchez moi le pareil dans toute l'Europe.

Le Rossai raconta à ses camarades ce qu'il avait vu.

— As-tu confiance dans toutes ces simagrées ? demanda Taupin.

— Si, si, intervint Potard. Vous pouvez avoir confiance. Toutes ces implorations et ces incantations ne me disent rien qui vailent, mais les aromates qu'il a fait flamber me font croire que l'homme est médecin. Pourquoi cette fumée ne peut-elle agir aussi efficacement que des drogues ou des lotions préparées avec ces plantes ? Suivons ses instructions et faisons en sorte qu'elle ne soit pas troublée dans son sommeil.

— Je veillerai auprès d'elle, dit Jeannot.

— Nous aurons chacun notre tour, dit Taupin, car tu pourrais malaisément veiller deux jours et deux nuits.

Sans faire le moindre bruit, Jeannot se glissa dans la chambre, d'où la fumée s'était complètement dissipée, ne laissant plus qu'un arôme délicieux.

Victoire dormait. Elle respirait paisiblement et régulièrement et nul muscle de son beau visage n'était plus contracté. Les aromates du sorcier avaient donc produit un effet bienfaisant.

— Si l'homme a dit la vérité, dit Limiet à Nakoff, nous pourrions quitter Kélat dans trois jours.

— Je l'espère, tant pour la jeune fille que pour nous mêmes, répondit le nihiliste.

— Qui prendra ce soir la place de Jeannot ? demanda le Rossai.

— Je le ferai, répondit Limiet.

— Et moi demain matin, dit Potard.

— Allons nous pourrions un peu aller voir s'il y a quelque chose d'intéressant dans ce sale trou, proposa le Rossai à Taupin.

— En effet.

— Mais n'allez pas tâcher de faire changer de propriétaire le coffret du sorcier, dit Limiet en riant.

— Je ne m'y frotterai pas, soyez tous tranquilles, répondit Taupin. Nous ferons une petite promenade sans même adresser la parole à qui que ce soit.

C'est nécessaire, car Nakoff commence à s'impatienter à cause des retards continuels que nous lui faisons subir.

Taupin et le Rossai promirent encore d'être circonspects et quittèrent la maison. Ils traversaient de petites ruelles, où les maisons ne présentaient pas trace d'alignement.

De grands tas d'immondices obstruaient le passage.

— Si la peste vient ici, dit tout à coup Taupin, toute la ville y passera.

— Sans doute, je ne voudrais pas être condamné à passer ma vie ici.

Ils étaient arrivés dans la principale artère de Kélat, qui avait un aspect moins sale et qui était un peu plus large. Les habitations ressemblaient également plus à ce que nous sommes habitués à prendre comme logis pour des êtres humains. Il y demeuraient quelques Européens, et la rue menait à une place publique où se dressait un bazar et le palais du Khan.

Un homme, irréprochablement vêtu à l'euro péenne, s'approcha de nos amis. Dès qu'il les aperçut, il vint à eux. Il se découvrit pour les saluer, et leur demanda en anglais :

— Ces messieurs accompagnent-ils la jeune dame malade ?

Tant bien que mal, et plutôt mal que bien, Taupin lui répondit que tel était en effet le cas. Son interlocuteur s'aperçut de la difficulté qu'avait notre ami à s'exprimer dans la langue de Shakespeare, et poursuivit la conversation en français, qu'il parlait correctement, quoiqu'avec un léger accent britannique.

— Cela ira mieux, répondit Taupin en souriant. Dans cette langue je pourrai au moins m'exprimer convenablement.

— J'ai été employé au consulat d'Angleterre à Paris, répondit l'homme et durant des années, j'ai pu me perfectionner dans la langue française. Me comprenez-vous ?

— Assurément, répliqua Taupin.

— Et comment va la jeune malade ? J'ai accompagné votre camarade au palais du Khan, pour y chercher le médecin.

— Elle va mieux, ou, du moins, elle repose paisiblement. Je crois que cet homme en sait long.

— Parfaitement. Puis-je vous offrir une tasse de thé ? Il est si rare de voir des Européens ici que je ne demande pas mieux que de continuer la conversation.

— Halte là, se dit Taupin, n'entre nul part, mon garçon, ou tu vas de nouveau te fourrer dans quelque guépier.

C'était son bon ange qui parlait ainsi. Mais aussitôt son mauvais ange se mit de la partie et lui murmura :

— Eh bien quoi ? Où y a-t-il du danger ? Cet homme est un fonctionnaire anglais, tu peux donc avoir parfaitement confiance en

lui. Ne t'a-t-il pas aidé ? N'a-t-il pas sauvé Victoire d'une mort certaine ? Et tu irais lui refuser d'aller boire une tasse de thé, ce qu'il présente en vrai gentleman.

Le bon ange voulut encore répliquer :

— Sois prudent... ne te souviens-tu plus...

Mais Taupin lui coupa la parole, disant à l'Anglais :

— Echanté de pouvoir accepter votre charmante invitation, Monsieur. Et où allons-nous ?

— Un peu plus loin, dit l'Anglais, dans la seule maison de thé à Kélat où l'on peut aller sans être infecté par la vermine. Il y a également un spectacle pittoresque : les joueurs.

— Les joueurs ?

— Oui, il y a une espèce de petit club, où une couple d'Européens habitant Kélat se rencontrent avec quelques hauts dignitaires, pour y jouer avec les dés qu'un des Anglais, car les européens sont des Anglais, a apportés. Vous y verrez le plus curieux type que vous puissiez découvrir en Asie. J'ai nommé John Nikkelbey. Je n'en dirai pas plus long, car vous allez pouvoir l'admirer vous mêmes.

Ils entrèrent dans la maison de thé, qui se composait d'une grande pièce, dont le mobilier se composait de quelques banquettes, devant laquelle des tables étaient rangées.

Une couple de femmes, vêtues d'un ample vêtement de laine et d'une large pantalon leur retombant sur les pieds, servaient le thé. Le fonctionnaire anglais leur dit quelques mots et dit alors à ses amis :

— Nous venons à l'heure... Les joueurs sont déjà réunis. Allons-y.

Et il dit encore quelques mots aux jeunes femmes. L'une d'elles alla chercher une échelle de jambou qu'elle dressa contre le mur, pour aboutir à une ouverture ménagée dans le plafond.

— Suivez-moi, dit ensuite l'Anglais.

Ils grimpèrent le long de l'échelle. Ils arrivèrent de la sorte dans une chambre, aussi grande que celle du bas, où ils avaient bu le thé et qui devait être la salle commune. Dans la chambre du haut, il n'y avait aucun meuble. Un épais tapis était étendu sur le sol et sur ce tapis quatre hommes étaient assis ou plutôt accroupis en cercle.

Lorsque l'Anglais entra avec ses camarades, il adressa un bonjour aux joueurs, auquel ils répondirent à peine. Les joueurs, car les dés roulaient sans cesse sur le tapis, n'avaient pas le temps d'examiner les nouveaux arrivants. D'ailleurs, ils savaient qu'on ne dresserait l'échelle que pour les initiés.

Le Rossai et Taupin regardèrent les joueurs avec un profond

étonnement, non pas que le jeu fut étrange ou compliqué.

Non, mais, à portée de la main de chaque joueur se trouvait un petit tas de pièces d'or, et chaque jeu ne durait que quelques moments, si bien que tel petit tas diminuait rapidement, tandis que les autres s'augmentaient d'autant.

Un des Européens, qui, jusque là, avait joué avec calme, jeta tout à coup quelques exclamations de colère.

Il avait remarqué que la dernière pièce d'or lui échappait.

— Je n'ai pas de chance aujourd'hui, dit-il... je ne joue plus.

— Voilà John Nikkelbey, dit le fonctionnaire à mi-voix à nos deux amis.

— Tu t'avoues déjà vaincu, dit l'autre joueur européen. Il est encore plein jour. Que vas-tu faire ce soir, et cette nuit ?

— Je ne viens plus ici, ce soir, répondit l'autre.

— Reste calme, John.

— Dis-moi : ce petit tas d'or t'importait-il vraiment ?

— Je n'ai plus d'argent.

— Cela ne t'empêche pas de jouer. Tu auras bien quelques pépites sur toi, hein ? Rassieds-toi, et jouons. N'as-tu pu aller dans ton coffre-fort, aujourd'hui ? Mais ce n'est pas encore une raison. Nous te connaissons tous et te ferons crédit. Qu'en dis-tu.

Nikkelbey se rassit.

— Je n'emprunte jamais, dit-il. Et, s'adressant à l'un des indigènes, il lui demanda :

— As-tu ta balance ?

— Oui, je l'ai, fut la réponse, en mauvais anglais.

L'homme prit une petite balance et la plaça devant lui sur le sol. John Nikkelbey déboutonna sa vareuse, et prit un petit sac de cuir qu'il ouvrit. Il y prit quelques morceaux d'un métal jaune.

— C'est de l'or, murmura le fonctionnaire, à l'oreille de Taupin et de Rossai.

L'indigène pesait les pépites.

— Qu'est ce que cela vaut ? demanda John. Tâche de ne pas me tromper, vilain juif, ou je saurai me venger. Est-ce compris, vieux voleur ?

Le vieux voleur continua de peser sans qu'un muscle de son visage ne bougeât. Puis il prononça quelques mots, pour énoncer sans doute le prix qu'il voulait donner du métal pesé.

L'Anglais se remit en fureur. Son visage se crispa et ses yeux lançaient des éclairs.

— Jamais, s'écria-t-il, jamais... Il me faut dix livres de plus.

L'homme jaune ricana. Il repoussa les pépites vers John, comme s'il refusait de les acheter.

— Juif... voleur, hurlait ce dernier. Tu paieras tout cela plus tard, voleur. Donne-moi l'argent et que ce marché te fasse du bien.

L'homme paya, et rangea sa balance et l'or qu'il venait d'acheter. Et les dés se remirent à rouler de plus belle, les joueurs ne s'occupant plus que de leur jeu.

— Il en est tous les jours ainsi, dit l'Anglais. Nikkelbey a une formidable déveine et il ne part jamais d'ici avec un penny en poche. Il se peut que les autres connaissent mieux les dés, car c'est inouï comme ils jettent de hauts points.

— Mais pourquoi cette homme revient-il chaque jour ici ?

— Il aime tellement le jeu qu'il ne pourrait pas vivre s'il ne passait pas chaque jour plusieurs heures en compagnie des dés.

— Et que fait-il en somme à Kélat ?

— Rien.

— Il vit ici pour son plaisir, dans ce sale trou ?

— Vraiment.

— Mais il est donc fou, cet homme ?

— D'autant plus qu'il doit être riche, ajouta le Rossai.

— Il l'est. Je vous communiquerai en quelques mots son histoire et vous n'y comprendrez rien sans doute. Pour moi cet homme est une énigme vivante.

— Assurément, et une énigme difficile à résoudre.

— Écoutez. John Nikkelbey a été mon prédécesseur à Kélat, et l'autre Anglais qui se trouve là était son commis, ou plutôt son homme à tout faire. Il s'appelle William Pey. John était un excellent fonctionnaire, mais il avait deux grands défauts : il buvait le whisky à pleines rasades et ne pouvait se passer de jouer. C'est pour cette raison que le gouvernement, à la demande de sa famille, l'avait envoyé dans les contrées les plus reculées. Sans ces deux défauts, Nikkelbey l'eût mené loin, dans la carrière diplomatique, car il était intelligent et fort instruit. Il ne pouvait boire beaucoup de whiskey ici, car à chaque convoi de Chikarpour, on ne lui expédiait qu'une petite fiole. Et il ne pouvait jouer qu'avec son employé qui ne possédait que son appointement et l'était donc pas de force à résister à son maître, s'il n'avait pas la chance de son côté.

Il se consumait, littéralement, et il songait à donner sa démission et à retourner en Angleterre, lorsque tout à coup il redevint l'homme de jadis. Il avait fait la connaissance de ces deux indigènes, qui se font de larges revenus au palais du Khan.

Ils jouaient de grosses sommes, et gagnaient sans cesse, si bien qu'au bout de quelques jours Nikkelbey n'avait plus un sou vaillant.

Alors il se rejeta sur les pépites d'or, comme vous venez de voir qu'il l'a encore fait. Tout ce qui était or était le bien venu. Dès le lendemain, l'un des hommes apporta une balance, et lorsque John n'a plus d'argent, il joue des pépites. Lui et son camarade ont donné leur démission et j'ai été envoyé ici pour le remplacer.

Chaque convoi de Chikarpour emporte à présent de grandes quantités de whisky pour John. Le soir il s'enivre régulièrement, et le fidèle serviteur suit l'exemple de son maître. Dès qu'ils se réveillent, ils viennent ici, et font prévenir leurs partenaires jaunes.

Nul ne sait d'où John tire cet or, mais l'on présume qu'il a découvert un filon du métal précieux. Plus d'une fois on l'a suivi, mais il s'aperçoit chaque fois du stratagème, et revient tout simplement en ville. Et les espions en sont pour leurs peines.

— Je n'y comprends rien, dit Taupin. Ce gaillard ferait mieux de vendre son secret et de rentrer en Angleterre, pour y vivre en millionnaire. A Londres il peut jouer et boire autant qu'il lui plaît.

— Il fait ce qu'il lui plaît, interrompit le Rossai. Mais je viens de surveiller ces coquins. Je connais leur truc, ils ont une façon spéciale de faire glisser les dés de la main, et le compagnon de Nikkelbey est d'accord avec eux. J'en suis sûr.

En ce moment, parut dans la pièce un indigène, qui dit quelque mots avec un des dignitaires joueurs.

Celui-ci se leva immédiatement, raffa l'or qui se trouvait devant lui et se hâta de filer.

— Et voilà comment ils attrapent le pauvre Nikkelbey, dit le fonctionnaire. De temps à autre, il vient ici un domestique du palais. Il remarque immédiatement quel est celui qui a devant lui le plus grand tas d'or, et il lui dit qu'il doit se rendre auprès du Khan. Et le vaurien file avec le produit du jeu.

— J'oserais bien jouer une partie avec ces vauriens, dit le Rossai, à présent que je connais leur manière de faire.

— Je le leur demanderai.

L'Anglais s'adressa à son compatriote.

— Eh, mister Nikkelbey, mon camarade que voici voudrait bien jouer une partie. Cela lui est-il permis ?

— Quel est cet audacieux ?

— C'est moi, dit le Rossai.

— Et as-tu beaucoup de jaunets ?

— Suffisamment.

— En ce cas, assieds-toi, jusqu'à ce que tu aies tout perdu.

— Sois prudent, dit Taupin en Wallon.

— Je le serai... d'ailleurs, j'ai ici six louis. Si je les perds, je cesse de jouer... mais je ne perdrai pas.

LE TOUR DU MONDE

de deux enfants de Liège
GRAND ROMAN INEDIT



Le Rossai

Jeannet

Librairie L. OPDEBEEK rue St. Willebrord 47 ANVERS

AUCTOR

LE
TOUR DU MONDE
de deux enfants de Liège



LIBRAIRIE L. OPDEBEEK
57, RUE ST-WILLEBRORD
ANVERS.
1911.

TABLE DE MATIERES.

	Page
La Fuite	4
Un enfant volé.	8
En route !	13
Une nouvelle existence	21
L'émule de Sherlock Holmes	28
John M. Steadily et son domestique	33
Nouveau retard.	40
Le hasard et Monsieur Limiet	46
Le yacht « The Sea Mew »	73
Le crime du Capitaine Onion	85
La tempête	101
Où Monsieur Limiet reparait	112
Une aventure de Taupin	124
Une découverte du Rossai	142
Dix mètres de laiton	150
Le nouveau sultan des Ouyambas	168
C'était écrit...	185
Une constitution, un aéroplane et une émeute	202
Le bot de Mister John Steadily.	217
Un étrange Anglais	225
L'Avenir du Rossai.	240
Au camp boer	240
Où Jeannot devient un héros	264
Où était resté Monsieur Limiet	273
Vers le pôle Sud !	280
Le pôle Sud	310
Le Roi du pôle Sud	323
L'Histoire du docteur Emile Dorango	331
Où l'on parle de Jeannot et d'un serpent, de Potard et d'un pachy- derme préhistorique	344
Vers l'Océan !	374
Comment Taupin ressuscita et ce qu'il apprit	371
Paul Potard et le trésor	400
Vers Auckland !	416

Comment le Rossai prouve que Taupin n'a point rêvé . . .	431
Ce qui se passa à Bangkok . . .	446
Chasse aux tigres et chasse aux millions . . .	458
Où le Rossai s'égare . . .	475
Chez les étrangleurs . . .	490
Le gamin des rues et la bouquetière . . .	507
Kaerloff, le nihiliste . . .	534
Un nouveau Robinson Crusoë . . .	560
Où nous retrouvons les survivants du Victoria . . .	586
Aux mains des Russes . . .	608
A Londres . . .	624
Une femme de cœur . . .	630
Les hannis . . .	656
Le plan échoue . . .	702
Libres ! . . .	727
Une vieille connaissance . . .	737
A Kobdo . . .	748
Une aventure à Kasgar . . .	752
Les aventures de Paul Potard . . .	758
La dernière aventure de Taupin, du Rossai et de Limiet . . .	766
A Liège . . .	792
Tout est bien qui finit bien . . .	798
